

Temples et volcans en Indonésie

(2002)

Samedi 27 Juillet - Arrivée à Kuta

Nous sommes douze, un groupe Terres d'Aventure, à descendre de l'avion à 14 h 30 à Denpasar. Pour nous il est 6 h de moins. Formalités policières et douanières simples et rapides - pas de visa ni de contrôle de nos sacs et de ceux de Terdav, sauf pour François qu'un douanier essaye de taxer, sans insister. L'accompagnateur, Pascal, nous attend à la sortie, avec Guty un balinais souriant qui nous sert de guide local. Minibus jusqu'à l'hôtel Ida ou presque ; les cent derniers mètres à pied car la ruelle est trop étroite. Nous sommes à Kuta, au bord de l'océan Indien. La première chose qui me frappe, en dehors de la hauteur des trottoirs, c'est le nombre de temples et de barquettes d'offrandes en feuilles tressées, posées par terre un peu partout en signe propitiatoire ; il faut faire attention à ne pas marcher dessus.

Nous sommes accueillis à l'hôtel avec un verre de jus de fruits frais. Premier briefing dans la cour ; Pascal nous explique qu'il faut un sarong et une ceinture traditionnelle pour visiter les temples. La ceinture marque la séparation entre le pur et l'impur et nous verrons que même les statues portent le sarong. Il nous remet un plan pour nous montrer où est le meilleur change du coin et où trouver les sarongs ; il faut compter 25 000 à 30 000 rps pour la tenue, en marchandant. Un second briefing est prévu à 19 h 30.

Premier tour en ville. Le change donne 9 000 rupiahs pour 1 US \$ à condition de fournir des billets de 100 \$, sinon il donne un peu moins. Des sarongs, il y en a partout jusque sur la plage, mais pas de ceintures comme il faut. Au fil des rues, je découvre que Kuta est d'abord une station balnéaire dépourvue de charme, excepté une belle plage bondée pour surfeurs australiens. De vieilles femmes y proposent des massages.

Lors du second briefing, Pascal nous explique qu'il faut faire deux caisses : l'une pour les pourboires qu'il se propose de distribuer ; ils sont indispensables en Indonésie, puisqu'ils constituent une part importante du salaire, comme nous le verrons par la suite. L'autre pour les boissons qu'il faut payer séparément des repas. Nous sortons nos billets tout neufs ; 100 000 rps pour chacun.

Premier repas pris en commun dans un restaurant de poissons. Nous voulions de la langouste (au menu) mais il n'y en a plus (et on n'en reverra jamais). Nous aurons du poisson (trop) grillé arrosé de grandes bières locales. Nous faisons connaissance, mais chacun tombe de sommeil.

Dimanche 28 Juillet - Les temples de Tanah Lot et Mengwi

Matinée libre ; ça tombe bien car je m'éveille à 10 h. Petit déjeuner indonésien (riz plus oeuf sur le plat). Tour en ville par la rue qui va vers le sud. Suite de bazars sans fin et pas de chemin qui conduise à la plage. J'essaye de traverser un hôtel de luxe (au nom ridicule de Dynasty) et son jardin aquatique ; c'est plein de familles australiennes vautrées sur des chaises longues. L'accès à la mer est fermé par un mur. Je reviens sur mes pas et reprends la rue du sud. Enfin une petite ruelle et, au bout, un restaurant qui donne sur la plage.

C'est marée haute et il y a de beaux rouleaux. Il ne reste qu'une mince bande de sable mélangé à des rejets de corail mort. Retour en longeant les hôtels qui coupent l'accès à la mer, jusqu'au lieu où sont garées de nombreuses pirogues à balanciers. Elles sont peintes de couleurs vives et servent aux pêcheurs locaux ; certaines sont en cours de fabrication. C'est une des rares choses qui n'est pas pour touristes à Kuta. Retour à l'hôtel Ida pour un buffet délicieux.

Le départ prévu à 13 h 30 n'a lieu qu'une bonne heure plus tard. Guty a oublié le matériel de camping et les sacs Terdav ; ça commence bien. En plus il est accompagné d'un assistant qui vient avec nous pour se former. Quelques kilomètres en bus sur une route bien encombrée et presque partout bordée de maisons et d'autels construits dans l'enceinte de l'habitation. Un peu de campagne et nos premières rizières avant d'arriver à Tanah Lot. C'est un temple dont le sanctuaire final est juché sur un rocher formant presque île, battu par l'océan Indien. Avant de l'atteindre, il faut traverser une zone de boutiques où nous achetons nos ceintures. Grâce à Pascal, elles passent de 25 000 rps à 7000 rps pièce ! Nous voici parés pour la visite. Tout bien considéré, nous sommes les seuls, indonésiens compris, à porter un sarong. Peut-être parce que le temple est momentanément désaffecté ?

Il y a d'importants travaux, dont une digue en construction, et l'accès au rocher est fermé. L'intérêt essentiel de l'ensemble est dû aux très nombreux indonésiens qui jouent en famille sur la plage où arrivent de gros rouleaux, plus une promenade sur la falaise qui permet d'accéder à un petit temple perché sur une arche naturelle.

Second temple à Mengwi. Nous y arrivons à 17 h. Un havre de paix après Tanah Lot. Il n'y a personne, d'autant moins que la nuit va bientôt tomber. Ici, les trois parties classiques des temples sont bien marquées. La première zone est un parc de verdure avec un grand bâtiment ouvert pour recevoir les pèlerins et les combats de coqs. Elle est peu sacrée, puisqu'il y a des motos garées jusqu'en haut. Un premier ressaut permet de gagner la deuxième zone marquée par une statue de démon et un petit temple couvert dont le toit est soutenu en façade par quatre statues. La troisième zone est réservée aux hindouistes. Nous en faisons le tour par un chemin dallé qui permet de bien voir la cour intérieure et ses tours appelées meru. Ce

sont des empilements de toits de chaume à quatre pans, en nombre toujours impair, les plus hauts allant jusqu'à onze. Il y a aussi de nombreuses statues entourant des plateaux à offrandes qu'une femme alimente religieusement. En contrebas dans la rivière, une passerelle de bambou permet de gagner un îlot couvert de sanctuaires et entouré de plantes multicolores. Cet endroit est plein de sérénité.

Première nuit chez l'habitant à Wangaya Gede. Dans la nuit, on perd une bonne heure à trouver la maison. Elle semble quelconque quand on y entasse les sacs, mais elle se révèle cossue pour Bali. Trois chambres doubles donnent sur la grande pièce et dans la cour il y a encore deux grandes chambres semi-fermées avec deux grands lits chacune. La famille, dont nous ne verrons vraiment qu'une vieille femme toute ridée aux dents rouges de bétel, s'est retirée dans un autre recoin. La salle d'eau donne aussi sur la cour. Elle se compose d'un réservoir d'eau, grand comme une baignoire sabot, d'un WC et d'un sol carrelé qui donne sur un écoulement. Pascal nous explique la pratique du *mendi* : il faut puiser dans le réservoir avec une casserole (en place), pour le WC comme pour la douche, et ne rien y rincer.

Nos hôtes n'ont pas prévu de dîner. Pascal part chercher des portions de riz aux légumes et aux viandes, délicieusement épicées et emballées dans du papier. Par curiosité, j'en demande le prix : 2 000 rps (1,5 F). On boit du thé. Pour compléter, on sort les "suppléments" des sacs Terdav ; ce sont des nourritures bien de chez nous (saucisses sèches, biscuits, fromages - Vache qui rit, Gouda, Kiri) qu'on retrouvera tout au long des chemins. Pascal nous distribue aussi des barres de céréales, une par jour, qui serviront principalement de petits cadeaux aux porteurs ou aux enfants photographiés.

Sortie de nuit pour se rendre à une cérémonie funéraire. Ça commence par un combat de coqs. Une trentaine d'hommes entourent une arène couverte et excitent deux coqs déjà armés de leurs épées, sorte de lame de canif fixée à la patte gauche par une ligature de fil rouge. Mais l'un des deux n'a pas l'air très combatif et le duel n'aura pas lieu. D'autres coqs sont sortis des sacs et testés deux à deux. Une nouvelle paire est réarmée. On les excite en leur tenant alternativement la tête, tandis que l'autre distribue force coups de bec. Quand les deux bêtes sont prêtes, le prix unitaire des paris est fixé (à 20 000 rps, soit 15 F) sans que le moindre billet n'apparaisse. Les deux coqs sont lâchés et se ruent l'un sur l'autre. Au troisième assaut, l'un des deux reste couché ; l'autre le piétine. On ramasse le mort et les billets s'échangent. C'est fini jusqu'au prochain combat.

En descendant la rue, il y a un premier gamelan (orchestre exclusivement composé d'instruments de percussion) qui joue pour nous. Les musiciens portent tous un turban bleu et le morceau, assez long, nous ravit plus par l'ambiance que par la musique. Cent mètres plus bas, il y a un second orchestre plus riche en instruments. Il est installé à côté de la maison où a lieu la cérémonie souvent commune à plusieurs morts. Les joueurs entament un morceau rapide avec des parties alternées entre des cymbales, qui jouent à

l'unisson, un tambour à deux peaux opposées, sorte de *mridanga* courant en Inde du sud, et un grand xylophone répétant sans cesse la même phrase ; tout ça avec un coup de gong tous les huit temps pour fixer la mesure. Des gens sortent de la maison et prient devant un petit autel, pour le retour rapide de l'âme du défunt, en faisant brûler de l'encens. Puis ils se mettent à genoux, allument de petites amulettes en fibres tressées, se redressent, prient encore et rentrent dans la maison. Les musiciens finissent le morceau. Nous n'osons pas applaudir, ne sachant comment ils le prendraient, puisque ce n'est pas un spectacle mais une cérémonie.

Retour à la maison où nos hôtes sont restés regarder la télé - ou une cassette vidéo car ils ont un magnétoscope, ainsi qu'un lecteur de CD ; nous logeons chez des riches. Tout le monde se couche, même les chiens.

Lundi 29 Juillet - Le temple de Batu Karu et les rizières

Ce sont les poules et les chiens qui font fonction de réveil. Nous quittons la maison vers 8 h 30. Le village où nous avons passé la nuit est très joli. Rien qu'autour de la maison, il y a trois temples ceinturés de murs de pierres avec une seule zone pour les offrandes et de simple *meru* à trois étages. Par la route nous montons à pied jusqu'au temple de Batu Karu. A l'entrée une liste d'interdits est affichée, dont les plus curieux sont pour les femmes dont l'enfant n'a pas encore une dent, et pour les enfants qui n'ont pas perdu leur première dent ! Ici le port du sarong est obligatoire.

L'intérêt majeur de ce temple est d'être adossé à la forêt ; ses allées secondaires passent entre de très grands arbres, mais personne n'en connaît le nom. A part ça, il n'est pas parfaitement entretenu, même s'il y a des femmes qui renouvellent les offrandes. Comme d'habitude, nous parcourons la première et la seconde zone et faisons le tour de la troisième sur un talus qui permet de voir l'intérieur.

Nous partons dans la forêt en suivant un guide recruté au village. Le chemin est abrupt et de plus en plus étroit. Il bifurque puis oblique en traversant un torrent au dessus d'une cascade. Nous découvrons les premiers plans de café et pataugeons un peu dans l'argile humide et les herbes de toute sorte jusqu'à un joli temple isolé que nous snobons. La descente conduit à un village qui se prépare pour une fête. Un autre temple à l'entrée est couvert de bannières jaunes ou blanches. Les indonésiens sont dans leurs plus beaux atours : les hommes sont vêtus de blanc et les femmes portent des chemisiers et des jupes brodées avec de belles ceintures. Les préparatifs battent leur plein.

Nous repartons sur une route qui descend. Sur près d'un kilomètre, elle est de part et d'autre bordée de parasols jaunes ou blancs et de grandes cannes, de cinq mètres de haut, décorées de boules de feuillage et autres ornements réalisés avec des feuilles séchées. Nous longeons des élevages de poules. Les pauvres bêtes sont coincées dans des compartiments alignés en

couches superposées ; pas question de bouger. Leurs oeufs sont captés dans une rigole et une gouttière en bambou, pleine de farine, leur permet de picorer. Leurs becs créent un crépitement incessant. Ce qui les rend sans doute moins malheureuses que leurs consoeurs européennes, c'est la lumière naturelle et le plein air. Nous arrivons à un grand restaurant couvert mais sans mur, qui domine un grandiose paysage de rizières. Excellent déjeuner d'un plat de *noddles* aux légumes.

Le guide du matin ne connaît pas la suite ; il est reparti. Gutu, et son assistant, ne connaissent pas plus celui de l'après-midi que celui du matin, mais ils ne l'avouent que maintenant en riant, ce qui a le don d'exaspérer Pascal. Il engage un autre guide pour traverser les rizières. Elles sont magnifiquement tenues avec des parcelles montrant toutes les étapes de la culture, du labour aux épis prêts à être cueillis. Nous marchons avec précaution sur les digues. Jusqu'à rejoindre un large chemin carrossable qui traverse des villages où on élève des poules et des porcs. Arrivés sur la route goudronnée, il faut faire du stop. A quinze, nous souhaitons un camion qui nous prendrait tous pour éviter les 10 km de marche. En moins d'une demi-heure, un minibus tout dégingué s'arrête. Nous nous entassons à l'intérieur et repartons tout doucement. Les gaz d'échappement se libèrent tout autant dehors que dedans, mais nous arrivons finalement à Bedugul à 17 h.

Arrêt au marché de légumes, d'épices, de tissus et d'artisanat où nous nous faisons aborder à chaque stand. A force de voir des français, les marchands ont appris quelques mots ; le plus surprenant est "banqueroute" qu'ils emploient pour signifier que le prix ne peut plus baisser. Nous gagnons à pied le lac Baratan tout proche et son "bungalow hôtel" où nos sacs nous attendent. Ma chambre est agréable, avec vue sur le lac. La salle de bain gigantesque est vétuste, mais tout fonctionne plus ou moins. Pour la première fois à Bali, on entend l'appel à la prière venant d'une mosquée toute proche. Ce sont des immigrants de Java qui se sont installés ici en important l'islam. Pascal a acheté plein de fruits exotiques au marché pour nous les faire découvrir avec un apéritif très léger offert par l'hôtel.

Mardi 30 Juillet - Le temple de la Déesse du lac

Premier réveil à 5 h grâce au muezzin, puis à 7 h pour partir à pied à 8 h. Nous allons visiter le temple de la déesse du lac, Ulun Danu. Il est situé juste en contrebas de la maudite mosquée dont le minaret ressemble à un château d'eau métallique qui brille au soleil. Précédé d'un grand jardin parfaitement entretenu, ce temple hindouiste a vraiment les pieds dans l'eau. Une partie est même sur un petit îlot gardé par deux grosses grenouilles en faïence. Elle contient deux *meru*, l'une à cinq et l'autre à onze toits superposés, et de nombreux autels à offrandes en pierres ou en bois sculpté et doré. Dans le jardin, il y a aussi une *stupa* bouddhiste, assez grande mais peu décorée.

Ensuite nous traversons le lac en pirogues à balanciers. A quatre par

bateau, plus un balinais pour le retour, nous ramons une demi-heure pour atteindre l'autre rive. Nous traversons la forêt puis des zones cultivées : haricots, maïs, piments rouges, mais aussi tapioca, ananas et café ; plus tous les bananiers sauvages ou cultivés et de nombreux palmiers et cocotiers. Dans le ciel un flamboyant déploie ses fleurs rouge orangé comme un gigantesque bouquet. Nous croisons plusieurs pauvres fermes isolées dans lesquelles Guty demande son chemin. Cela ne l'empêche pas de se perdre et nous dévalons une forte pente en pleine forêt sans la moindre trace, jusqu'à couper un mince canal d'irrigation que nous suivons pour contourner un vallon. On y croise un paysan qui lave sa vache et un autre qui coupe des rondelles de tronc de bananier pour nourrir son bétail. Finalement, nous retrouvons le chemin carrossable qui conduit jusqu'à un village dont l'entrée est marquée par un gigantesque banian.

Il ne reste plus que deux collines à enjamber par de courtes mais très raides descentes suivies de remontées. Après avoir traversé à gué la dernière rivière, nous déjeunons sur la berge d'un sachet de riz légumes et des suppléments Terdav dans le brouhaha du torrent. Puis nous entamons la montée qui nous ramène à la route peu après 15 h. Nous avons rendez-vous avec deux taxis qui, oh miracle, arrivent peu après. Nous embarquons dans deux grosses Toyota pour faire les 50 km qui nous séparent de Kedisan, notre étape au bord du lac Batur, au pied du volcan du même nom.

Après un parcours de routes de montagne, nous nous engouffrons dans un bungalow hôtel où les chambres sont simples mais correctes et les salles de bain déglinguées comme d'habitude. Nous sommes là pour deux nuits et nous en profitons pour laver ou faire laver quelques affaires qui auront bien du mal à sécher, tant l'atmosphère est humide. Durant le repas, nous goûtons une sorte de vin de riz qui s'apparente plus à un médicament pour la gorge qu'au jus de la treille.

Mercredi 31 Juillet - Excursion au lac Batur

En descendant la route qui conduit au lac, nous avons bien vu le mont Batur et ses deux cratères. Mais nous ne monterons pas sur ce volcan, car les villageois pratiquent un véritable racket : en plus du droit d'entrée, ils imposent un guide local pour trois touristes à un prix exorbitant pour ici (200 000 rps, soit 150 F). Nous devons gravir le mont Abang, de l'autre côté du lac, plus haut que le Batur, en suivant une ligne de crêtes qui constitue le bord de la caldeira, puis descendre au village de Trunyan et revenir en bateau à Kedisan.

Mais au petit déjeuner, en dégustant un délicieux pancake au miel, nous apprenons que le guide local est absent et que personne ne connaît vraiment le chemin d'accès aux crêtes. Alors changement de programme. Nous commencerons par la balade en bateau jusqu'au fond du lac et marcherons jusqu'au sommet de l'autre côté, avant de terminer comme prévu.

Après avoir longé le lac bordé de cultures, que les autochtones arrosent à l'aide de boîtes de conserve transformées en passoires, nous nous répartissons dans deux barques. Elles sont couvertes de tôle ondulée, propulsées par un moteur hors-bord et de temps à autre, le pilote écope les fonds avec une vieille gamelle. Nous croisons des pêcheurs, seuls dans leur pirogue taillée dans un tronc d'arbre. Ils posent et relèvent de petits filets ; ce sont eux qui attrapent les poissons fades que nous avons mangés hier soir.

Le mont Abang tombe en pentes très raides dans le lac. Par endroits, elles découpent des parcelles de terre cultivables en forme de demie lune. Elles sont habitées, mais on ne peut passer de l'une à l'autre sans barques et le village de Trunyan occupe la plus grande de ces zones. Nous débarquons sur la dernière, au milieu d'enfants rieurs. Une courte montée raide permet de gagner la crête qui domine le lac que nous suivons en direction de Kedisan.

Tout en continuant à monter, nous passons par des fermes qui semblent d'un autre âge. Une citerne permet de stocker l'eau nécessaire à l'arrosage des maigres cultures, et parfois elle est déjà vide, alors que nous sommes en saison sèche. Tout au long de l'ascension la vue sur le Batur est magnifique. Puis un plafond de nuages descend sur sa partie supérieure ; ça sent l'orage, mais il ne viendra pas. Nous arrivons à l'embranchement de la première descente. Notre paresseux Guty voudrait déjà rejoindre Trunyan, mais nous continuons à l'horizontale jusqu'à la seconde descente. Et là, nous montons encore une heure en direction du sommet, jusqu'à rejoindre les nuages. A quoi bon continuer ; nous déjeunons et comme le plafond est toujours là, demi-tour pour gagner le village. Nous descendons par un chemin très raide et extrêmement poussiéreux. Au passage, nous avons droit à un numéro de singes qui crient dans les arbres.

Trunyan est célèbre dans les guides touristiques ; c'est un village de bali-nais d'origine, bali aga, qui étaient là avant l'invasion javanaise et l'arrivée de l'hindouisme. Ils n'ont adopté qu'une partie du rituel - tous les temples nécessaires sont quand même en place - mais, pour les morts, ils ne pratiquent pas la crémation. Dans une autre anse ils laissent les cadavres en plein air, à la merci du pourrissement et des rats, jusqu'au nettoyage complet du squelette ; après quoi ils jettent les os dans une fosse. Mais voyant que ce rite attire de plus en plus de touristes, ils enjolivent leur pratique en exposant les crânes et font payer la visite du cimetière. Nous nous tiendrons en marge de ce macabre spectacle organisé.

Une douzaine d'enfants nus - les fillettes ont une culotte - jouent dans l'eau et sur l'embarcadère. Ils se précipitent sur nous en mendiant, mais n'insistent pas vraiment devant notre refus. Nous leur donnons quand même des barres chocolatées. De retour à Kedisan, nous sommes assaillis par une meute de vendeuses ambulantes de babioles plus ou moins utiles - éventails, crayons peints, bracelets de verroteries multicolores. Nous avons le plus grand mal à nous en défaire, hormis ceux qui ont beaucoup de petits cadeaux à rapporter.

De retour à l'hôtel, après avoir posé les sacs, nous sommes un petit groupe à partir explorer le champ de lave du Batur qui s'avère tout proche. Paysage lunaire que ces cailloux propulsés jusqu'ici, dans un fleuve de lave et de gravier qui se transforme peu à peu en sable. Nous ramassons quelques spécimens.

Jeudi 1er Août - Deux temples Gunung Kawi et Besakih

Hier soir Pascal nous a annoncé qu'il faut se lever à 5 h si l'on veut arriver à Candidasa assez tôt pour profiter de la mer et du meilleur hôtel de notre séjour. Sagement nous obtempérons et, avec seulement une demi-heure de retard, nous grimpons avec nos bagages dans trois Toyota. Avec le chauffeur ça fait serré mais ça tient.

Nous devons visiter un premier temple, Gunung Kawi, perdu dans un site de rizières classé par l'Unesco. Les chauffeurs empruntent de toutes petites routes mal goudronnées pour éviter les contrôles de police. Il paraît que tout est motif à amende, ou plutôt à bakchich, car il n'est pas question de procès verbal. C'est l'occasion de voir la campagne loin des routes, avec ses champs de mandarines, ses chapelets de temples privés entre deux files ininterrompues ou presque de maisons plus ou moins simples. Et de croiser une file tout aussi ininterrompue d'écolier(e)s en chemise brune et short bleu marine avec leur nom brodé sur la poitrine. Les fillettes un peu plus âgées, qui se rendent au collège, portent toutes le même chemisier à fleurs avec une jupe également bleu.

Pascal nous a un jour expliqué que les prénoms sont en très petit nombre et fonction du rang dans l'ordre des naissances, mais pas du sexe. Filles et garçons premiers nés peuvent avoir un prénom parmi trois. Les seconds ont le choix entre deux prénoms ainsi que les troisièmes. A partir du quatrième rang, on recommence comme au premier et ainsi de suite ; cela ne fait que sept prénoms. Comme en plus les gens n'ont pas de nom de famille, pour distinguer tous ces homonymes, on leur donne un surnom lié aux événements proches de leur naissance.

Arrivés aux rizières, nous suivons d'abord un canal d'irrigation, puis descendons un escalier, après avoir mis nos sarongs sous l'oeil narquois des vendeurs de souvenirs. Ce temple a quelque chose d'exceptionnel : de fausses tombes monumentales (sans chambre funéraire) sont taillées dans la pierre ; quatre dans une falaise et quatre dans une autre, plus de nombreuses cavités parallélepédiques qui ont pu servir de sépulture. Tout ça n'est pas sans rappeler les tombes lyciennes dont les façades en trompe l'oeil sont également taillées dans des falaises, ainsi que, pour les cubes en creux, les cavités de Petra.

Il y a également un temple à l'ordonnancement classique et tout cela est dispersé au milieu d'une rizière dont les plates-formes tapissent les deux rives d'un torrent. Les paysans s'échinent au travail de la terre - labourage,

désherbage des canaux et des flancs de digues - pendant que les canards cherchent leur pitance. On n'en voit presque plus, car de nouvelles variétés de riz, qui permettent trois récoltes au lieu de deux, ne leur permettent plus de se nourrir. Plus de riz, moins de canard, quel dilemme !

De retour vers la sortie, un paysan, moyennant pourboire, grimpe à pieds nus dans un cocotier pour décrocher deux grosses noix qu'il nous ouvre à coups de machette. C'est l'occasion de découvrir le goût du lait et de la noix de coco fraîche.

Après un trajet de deux heures en voiture, nous arrivons à Besakih. C'est un megalomane complexe de temples - chaque grande famille de Bali en aurait un - plus ou moins récents parce que reconstruits après chaque tremblement de terre. Pour accéder aux édifices, il faut remonter 400 mètres d'une large avenue bordée de magasins de souvenirs plus ou moins laids qui vendent presque tous la même chose. Le marchandage est de mise et la moitié du premier prix demandé facilement obtenue.

À l'entrée un guide local supplémentaire est obligatoire. Il essaye de s'exprimer en français ; heureusement qu'il est sous-titré par Pascal. À sa deuxième intervention, il passe à l'anglais tout aussi incertain ; d'ailleurs plus personne ne l'écoute. De tout ce ciment, je ne retiendrai qu'une montée d'escalier bordée de personnages du Ramayana ; les hommes d'un côté et les singes de l'autre, une centaine de statues bien alignées sur des terrasses mal dés herbées. Au sommet il y a un portail (ouvert) susceptible de se refermer si l'on n'a pas le "*good karma*". Comme il est interdit aux non hindouistes de franchir le seuil, c'est assez difficile à vérifier. Mais j'ai tenté ma chance et le portail est resté ouvert. Ouf, j'aurais pu être instantanément statufié et, pour le pire, en chien !

Après un déjeuner sur la place du parking nous repartons vers la mer jusqu'à Candidasa. Au fur et à mesure que l'on perd de l'altitude la température augmente mais, comme il y a pas mal de vent en bord de mer, ça reste très supportable. À l'entrée de la ville, nous sommes arrêtés par un jeune motard à la tenue irréprochable. Notre chauffeur fouille dans la boîte à gants, sort quelques vieux papiers et descend. Tout se passe en moins d'une minute à l'arrière du véhicule ; j'ai tout vu dans le rétroviseur. Il a serré la main du policier en lui laissant un billet dans la paume et le motard a bloqué la circulation pour nous permettre de repartir. Nous retrouvons le système des suites ininterrompues d'hôtels qui masquent la mer, avant d'aboutir au nôtre. Il n'a pas vraiment de plage, seulement une piscine et des rouleaux qui viennent se briser au pied de la terrasse, malgré des digues en T qui font brise lames.

Nous allons tous à la plage d'à côté où sont rangées de nombreuses barques à balanciers. J'ai amené un masque et un tuba dans l'espoir de nager au milieu des coraux et je ne le regrette pas. À cent mètres de la plage il y a bien des brisants qui en montre les limites, mais déjà, à moins de vingt mètres, il y a toutes sortes de corail ; des lisses qui font des circonvolutions,

d'autres arborescents, brun à pointe blanche comme des cornes de cerf, ou des verts plein d'épines ; ces derniers secrètent un liquide gluant quand j'en sorts une branche cassée de l'eau. Et plus remarquable encore, il y a une multitude de poissons de toutes tailles : des grands de 30 cm bleus, presque transparents avec un anneau jaune à la liaison de la queue ; des moyens rayés jaune et bleu vif parallèlement dans l'axe ; des petits, noirs et blancs à bec jaune, qui ont une allure générale de boomerang, avec une nageoire dorsale qui se termine comme un voile oscillant dans la mer ; des tout petits, vert d'eau ou bleu soutenu, qui se cachent dans le corail ; plus tous ceux que j'ai oubliés.

Beaucoup d'entre nous ont pris rendez-vous pour une heure de massage, paraît-il très tonique et délassant. Je crains ces tripotages et je n'étais pas fatigué. Après le repas buffet sur la terrasse couverte, nous divisons nos affaires afin de ne conserver que ce qui est utile pour les trois jours en montagne qui nous attendent. Un sac pour deux c'est suffisant.

Vendredi 2 Août - Traversée sur Lombok et transfert au pied du Rajani

Encore un lever matinal (6 h.) car il faut attraper le ferry pour Lombok qui part à 7 h 30 à une dizaine de kilomètres d'ici. Nous grimpons à la hâte dans deux Toyota, tandis que nos bagages s'empilent dans une camionnette découverte ; grosse erreur.

Arrivés à l'embarcadère, une noria de balinaïse se précipitent sur nos sacs, s'en emparent et se dirigent vivement vers le ferry. Nous n'avons plus qu'à suivre le mouvement et nos sacs s'empilent bientôt à bord, dans une course. Arrive la douloureuse, fixée à 10 000 rps par sac pour un parcours de 100 mètres. Pascal essaye de traiter à 200 000 rps pour nos 27 sacs, mais rien à faire et nos porteurs improvisés nous bloquent le passage d'un air décidé. On s'en sortira à 250 000 rps, soit 20000 rps pour chacun d'entre eux, si la somme est équitablement partagée. Quand on sait qu'un employé de bungalow hôtel gagne 400 000 rps par mois et que sa femme à l'entretien n'a que 200 000 rps, on comprend qu'une camionnette de bagages n'est pas une affaire à laisser filer. Bien sûr, ce ne sont pas nos 15 F que nous regrettons, mais de nous être laissés manipuler comme des bleus.

En attendant le départ, nous voyons rentrer les pêcheurs dans leurs pirogues à deux balanciers avec les voiles bien gonflées. En vent arrière, elles dessinent un triangle pointe en bas entre les deux antennes en bambou qui pointent vers le ciel. Le ferry, crade et rouillé à souhait, comme un cargo maltais sorti d'un roman de B. Traven, effectue son demi-tour dans l'anse de Padang Bay, puis prend son cap pour une traversée de cinq heures. En arrivant sur l'île de Lombok nous longeons de belles plages sauvages.

Nous sortons du ferry avec nos bagages dans les bras ; les garçons ont droit à un sac Terdav supplémentaire. Des porteurs, montés du quai, nous

proposent leurs services pour 1 000 rps, mais nous déclinons l'offre et portons fièrement nos charges sur les 100 mètres qui nous séparent des taxis ; ils ont dû nous prendre pour de fieffés radins ! Un nouveau guide local, Buari, nous attend et nous embarquons d'abord pour aller déposer les sacs qui ne vont pas en montagne, puis pour aller manger.

La première partie de l'après-midi est pour traverser l'île. Plus de temple mais beaucoup de mosquées en construction, avec un tronc bien en évidence au milieu de la route, pour les donateurs. Parfois les véhicules sont arrêtés pour solliciter plus directement les passagers. De petits chevaux à l'air vif tirent une multitude de carrioles joliment peintes ; ce sont les taxis du coin. Il y a d'importantes cultures de tabac qui ont fière allure avec leurs grandes feuilles vertes et de hautes bâtisses en briques rouges pour le séchage des feuilles.

La seconde partie pour atteindre le point de départ de l'ascension. Un camion benne était prévu pour cette route difficile, mais c'est un vieux minibus Mitsubishi qui nous attend. Il n'y a qu'une vingtaine de toutes petites places assises, mais nous arriverons à nous empiler à treize "blancs" plus dix sept porteurs (en majorité sur la galerie), sans compter nos sacs et la nourriture pour trois jours qui comprend six poulets vivants, un monceau d'ananas achetés en chemin, cinquante litres d'eau en bouteille, le réchaud et la lampe à kérosène etc. Bravo Mitsubishi ; malgré ses pneus lisses, il y est arrivé. Nous passons un col en travaux, suite à un glissement de terrain, et descendons dans une vallée suspendue à 1300 mètres. Nous sommes logés dans la maison du maire, dont le jardin est envahi par nos tentes et la cuisine par nos cuisiniers. En attendant le repas, nous allons voir la fin d'un match de football, commenté de façon tonitruante par un journaliste local.

Après dîner - de l'avis de tous, le poulet était très dur - nous sortons examiner le ciel et reconnaissons, grâce à Marc et Nathalie, la Croix du sud, le Triangle austral, le Scorpion et la Couronne australe, en plus des classiques constellations visibles dans l'hémisphère nord.

Samedi 3 Août - Au camp de base du Raijani

Aujourd'hui nous montons la première partie du Raijani (3726 m) que l'on voit assez bien depuis l'entrée du parc. Il y a une surprenante statue d'oignon géant devant le guichet où Pascal acquitte les droits d'entrée. Le chemin progresse doucement en traversant trois ou quatre lits de torrents creusés dans des coulées de lave. Première pause après deux heures de marche dans un kiosque où l'on retrouve les porteurs. Puis, une heure de montée tranquille jusqu'à un deuxième kiosque où nous faisons la pause déjeuner : soupe aux choux et aux pâtes, riz et oeufs, plus des tranches d'ananas et des morceaux de papaye. Un singe vient surveiller notre repas. Il obtient un grand succès photographique quand je l'attire avec quelques morceaux de biscuits qu'il ramasse de plus en plus près.

La seconde partie de l'ascension est nettement plus rude. Le chemin très raide monte durant 500 m que nous gravissons tous en moins d'une heure trente. Il amène sur un épaulement où nous nous reposons en attendant les porteurs. De là, on voit le lac en contrebas qui occupe le fond du nouveau cratère. En fait, il contient un autre volcan beaucoup plus petit qui porte un nom différent, mais il me semble bien qu'il s'agit du même point chaud, puisque les deux cratères ne sont distants que de 2 km environ. Rencontre avec un jeune australien qui semble avoir passé sa vie à voyager ; il est monteur de plongée et travaille à l'occasion.

Le camp est installé à 2500 m d'altitude. Guillemette souffre d'un début de tendinite et renonce au sommet, de peur de ne plus pouvoir suivre. Demain, il ne reste que 1200 m à gravir, mais la partie finale est annoncée comme un éboulis peu stable. Nous dînons tôt (19 h) à la lumière d'un feu et d'une lampe à kérosène. Nous contemplons le front des feux spontanés qui montent à l'assaut de l'épaulement et rougeoient dans la nuit ; ils sont trop loin pour être inquiétants. Coucher à 20 h car on se lève à 1 h pour être au sommet à l'aube.

Dimanche 4 Août - Montée-descente du Rajani

Lever 1 h du matin et petit déjeuner chaud dans la nuit. Nous partons à 2 h à la lumière des torches et des frontales. L'ascension est en trois parties. Pour gagner la crête, vers 2800 m, nous mettons 45 mn, entraînés par un guide local qui nous fait courir dans un chemin raide et plein de poussières. Puis sur cette crête il y a un long parcours d'arête qui me prendra 90 mn au bout duquel je me retrouve seul, distancé par mes compagnons, sauf Christiane, Nat et Delphine qui se sont arrêtées à l'abri d'un rocher. Maintenant il reste les 300 m de la partie difficile. C'est effectivement un éboulis de cendres et de graviers de lave où rien ne tient. L'air me manque et je dois reprendre mon souffle tous les deux pas. Je glisse en arrière, malgré mon bâton de ski, et peste contre l'absence de chemin. Bon dernier, je n'arriverai qu'à 5 h 30, une demi-heure après les autres.

Il fait encore nuit. Nous subissons le froid, emmitouffés dans nos capes de pluie qui font coupe vent. Le soleil apparaît sur les nuages, à la base d'un grand volcan sur l'île de Sumbawa. Nous nous réchauffons petit à petit, tandis que les rayons du soleil plongent dans le lac qui entoure le nouveau cratère. En fait nous sommes au dessus de l'ancien, sorte de large puits sec, trop profond pour que le soleil y pénètre. Tourné vers Bali, on voit parfaitement le mont Agung, mais pas les volcans de Java qui sont trop loin.

Descente vers 7 h, d'abord en dévalant l'éboulis, puis sur la longue arête qui domine le lac. Nous retrouvons celles qui n'ont pas eu le courage de monter au sommet. Finalement elles ont eu presque le même spectacle, soleil levant et vue sur toute la partie intéressante de l'horizon, sauf l'ancien cratère caché derrière le sommet. Nous retrouvons le campement à 9 h pour un

second petit déjeuner, au moment où la chaleur s'installe.

Démontage des tentes. Une bande de singes attend impatiemment notre départ pour ramasser les miettes et se disputent déjà. Il nous reste 600 m à descendre pour arriver au lac. Le chemin évite la ligne de feu que nous voyions hier. Les flammes ne sont pas très hautes, puisqu'elles ne brûlent que l'herbe au ras du sol en laissant souvent les fougères intactes et en épargnant les arbres. Nous arrivons après deux heures de marche sur une plage sale, pleine de débris ; il y a un camp scout. Notre chef cuisinier négocie trois grosses carpes à un pêcheur pour 20000 rps. Tandis que les porteurs vont installer le camp un peu plus loin, nous descendons en contrebas du déversoir pour prendre un bain dans des sources d'eau chaude et soufrée. Malgré la cascade, l'endroit est plutôt minable, avec une eau verdâtre. Mais sa température est parfaite et je me sens tellement sale et poussiéreux que je me serais contenté d'une mare pleine d'herbe. Le ciel se couvre et le bain dans le lac ne me paraît plus nécessaire.

Après déjeuner, bien fatigués, tout le monde fait un peu la sieste. Nous contemplons le nouveau cratère, petit volcan en forme d'archétype qui semble sortir du lac, et ne le domine que de cinquante mètres. L'endroit est très humide. Des jeunes indonésiens passent devant nous. Ils installent un peu plus loin une simple feuille plastique posée sur des piquets de bois improvisés, en guise de tente. Ils n'ont pas plus de couverture ou de duvet que nos porteurs qui s'enroulent dans leur sarong et passent la nuit autour du feu. Pipo a apporté une bouteille de Porto pour fêter notre premier volcan ; une attention très appréciée. Au repas du soir, les carpes, qui ont cuit dans la fumée toute l'après-midi, sont délicieuses.

Lundi 5 Août - Retour à la mer

Il faut d'abord sortir de cette cuvette et gagner la crête. Départ après un petit déjeuner mémorable où nous avons droit à des beignets de banane et des toasts grillés et beurrés ! En marchant bien, il faut une heure trente pour remonter de 2000 à 2600 m. En face, nous devinons l'emplacement de notre camp de la veille, sensiblement à la même hauteur. Nous tournons le dos au Raijani pour effectuer une longue descente ; d'abord très raide comme la montée de l'autre côté, jusqu'à un premier kiosque, puis plus couchée jusqu'à un second kiosque où nous nous arrêtons pour déjeuner. C'est notre dernier repas chaud servi par les porteurs.

Longue descente en forêt sur un chemin parsemé de racines jusqu'au village de Senaru situé à 600 m, soit en tout 2000 m de descente. Nous sommes bien contents de ne pas avoir fait le Raijani dans l'autre sens, comme il se faisait autrefois. Nous croisons de nombreux groupes, y compris indonésiens. Ces derniers, souvent en famille, vont se soigner dans les bains chauds. Ils n'ont pratiquement pas d'équipement et portent de petits paniers tressés pour transporter une poule vivante. Au fur et à mesure que nous perdons

de l'altitude, il fait de plus en plus chaud et la végétation change ; on découvre des cultures, petits pois, tapioca en plus des bananiers. Nous faisons nos adieux aux porteurs. Arrivés au village, Pascal distribue les pourboires : 300 000 rps au chef guide, 200 000 rps à ceux qui nous ont accompagnés au sommet et 40000 rps aux simples porteurs/cuisiniers, ce qui représente l'équivalent de leur salaire. Chacun donne un vêtement s'il le peut, mais ce n'est pas si facile, vu qu'il nous reste encore pas mal de montagne.

Un minibus nous attend pour nous mener à Senggigi au bord de la mer. Après avoir traversé tout le NW de l'île, et constaté qu'ici, la culture du riz et des cacahuètes supplante celle du tabac, nous arrivons dans un autre hôtel Ida. Le cadre est impressionnant, mais les chambres beaucoup moins. Répartis sur trois niveaux dans le jardin, avec une très belle vue, les bungalows sont vastes avec une petite terrasse, mais les chambres sont sales, certaines ne sont pas faites, et il n'y a pas d'eau ou très peu. Finalement, chacun arrive à se doucher tant bien que mal, quitte à finir dans la piscine !

En fait l'hôtel est à moitié abandonné ; le personnel n'est plus payé depuis trois mois. On comprend pourquoi personne ne nous a aidé à transporter nos bagages et pourquoi les chambres sont plus ou moins propres. Le restaurant ne fonctionne plus. En deux tours de taxi, nous sommes transportés dans un autre établissement du même propriétaire, beaucoup plus chic. Le repas y est très quelconque, toujours le même buffet self-service, mais entouré de larbins qui passent leur temps à remplir les verres ; je déteste ça.

Mardi 6 Août - Retour à Bali

Enfin une matinée libre, donc pas de réveil, pas de sac à préparer, pas de petit déjeuner précipité. N'exagérons rien ; le personnel est souriant, donc méritant maintenant qu'on connaît ses conditions de travail. Voyons dehors.

Senggigi est au bord d'une plage de sable clair bordée d'arbres. Des terrasses, on distingue la barre d'écume révélatrice des coraux et sans doute des poissons qui vont avec. Mais c'est aussi un endroit purement artificiel qui a fixé, à cause de ses plages, des hôtels plus ou moins de luxe et des boutiques, des agences de loisirs organisés et même deux petites supérettes. En suivant la rue principale on est sans cesse abordé d'abord par les taxis, toujours prêts à vous éviter quelques mètres, ensuite par des jeunes qui vous proposent de faire du surf, de la plongée, une randonnée sur les îles toutes proches, plus tous ceux qui hantent l'asphalte avec une grande boîte. Elle contient un seul de ces quatre articles : des lunettes de soleil, des fausses montres, des bagues ou des colliers, comme si les mélanges étaient interdits. La boutique d'artisanat, par laquelle nous passons tous, fait aussi antiquaire. On y trouve des casses noix de bétel, de curieux bracelets d'homme à porter au bras et de jolis tissus anciens. En plus d'une soierie (tachée), Christiane et moi avons acheté un porte tissus "ancien" comme nous a expliqué le vendeur en comparant avec une copie neuve. A la recherche de piles et de mouchoirs

en papiers, nous avons trouvé les mêmes "anciens" à la supérette voisine, à un prix quatre fois moindre !

Nantis de tous ce "curios", nous sommes allés sur la plage ; tout le groupe y était. J'ai sorti masque et tuba pour admirer les coraux. Ils sont plus variés qu'à Candidasa, mais il y a moins d'espèces de poissons. J'en ai quand même repéré deux autres remarquables : - un poisson assez gros, de section presque carrée (avec des angles arrondis). Il est de couleur jaunâtre très pale, mais avec deux gros ronds noirs sur les flancs où sont fixées ses nageoires latérales qu'il agite frénétiquement tout en restant immobile. Pas farouche, j'ai plongé pour le voir de plus près sans le faire fuir ; - un poisson dont l'arrière est noir ou brun foncé et tout l'avant très clair, blanchâtre, sauf une large bande jaune, horizontale, au milieu des flancs.

Toutes ces merveilles permettent d'oublier l'incessant ballet des marchands ambulants qui passent de touriste en touriste et recommencent quand ils ont fini le tour. Aux porteurs de boîtes précédents, il faut ajouter ceux qui vendent des T-shirts, des maquettes de bateau, des sarongs, des tableaux "peints à la main" et autres cochonneries pour touristes. Mais pas un ne propose des coquillages, des morceaux de corail ou des fleurs séchées, ni même une boisson fraîche !

Après un rapide déjeuner dans une guinguette sur la plage, nous regagnons l'hôtel puis l'aéroport. Nous patientons à l'embarquement en regardant un film musical indien à la télévision. Vol d'une demi-heure pour arriver à Bali avec une impression de déjà vécu. Transfert à Kuta dans le même hôtel qu'il y a dix jours ; c'est finalement le meilleur que nous ayons eu. Après un tour en ville - toujours aussi mouvementé - Christiane et moi revenons y dîner au calme dans le jardin.

Mercredi 7 Août - Le temple de la Mèche de cheveux et traversée sur Java

On ne traîne pas, il faut partir à 6 h 30, en fait 7 h. Il fait gris et nous quittons Kuta sans regrets. Nous roulons longtemps dans des banlieues tristes dont seule la multitude des temples rappelle que nous sommes à Bali. Nous croisons des myriades de vespas et de petites motos qui convergent vers le centre à l'heure du boulot et mettons plus d'une heure pour sortir de la ville et retrouver, après une petite pluie, la seule de tout le voyage, la campagne et ses rizières.

Premier arrêt au temple de Rambut Siwi (la mèche de cheveux). Il a été construit en l'honneur d'un moine de passage qui aurait permis de vaincre une épidémie et qui, invité à rester, n'aurait laissé qu'une mèche de cheveux. Il est situé sur une petite falaise en bordure de l'océan Indien. Des rouleaux majestueux s'écrasent sur une plage de sable noir. Elle est déserte et bordée de grands cocotiers. Un escalier permet d'y descendre. Le talus est creusé de grottes marquées par des bannières multicolores. Un autre temple, gardé par

deux léopards, l'un jaune, l'autre noir, donne directement sur la plage. Avec cette mer qui gronde continûment, l'endroit est très impressionnant.

Nouveau départ pour Galimanuk, à la pointe W de l'île où le bus monte directement sur un ferry. La plupart des passagers sont dans le carré, les yeux rivés sur une télé tonitruante. Sur la passerelle, nous attendons le départ en profitant des alizés de SE qui rendent la chaleur très supportable. Nous regardons évoluer des bateaux, tout aussi fatigués que le nôtre, qui partent ou arrivent sur les autres pontons. La traversée sur Java ne dure qu'une demi-heure.

Après un déjeuner (à 10 000 rps) dans un restaurant quelconque, au cours duquel Pascal nous fait part de son projet de restauration des portes et fenêtres sculptées dans une petite ville du Népal, nous repartons en bus pour gagner le village de Blawan au pied du Kawah Ijen, sur lequel nous allons monter demain. Mais avant de rejoindre la montagne, il faut longer la côte nord et traverser les cultures de canne à sucre parsemées d'arbre à kapok, puis une zone de plantations d'arbres chétifs. La route monte enfin, traverse des forêts de pins dont on récolte la résine, puis arrive aux caféiers ; nous voici en altitude. L'entrée du village est au confluent exact de trois torrents.

Nous logeons dans une ancienne plantation de café hollandaise, aujourd'hui nationalisée, qui perpétue la culture et la préparation du café. Les chambres sont simples, alignées devant une piscine. Les repas sont servis dans la maison des anciens maîtres, aujourd'hui celle du directeur, qui est meublée et décorée de façon naïvement moderne.

Jeudi 8 Août - Excursion au Kawah Ijen

Le volcan est célèbre pour son grand lac vert turquoise, aux eaux acides, et pour ses blocs de soufre que des hommes transportent dans deux paniers de bambou, portés sur les épaules grâce à une palanque. Selgado les a montrés dans sa gigantesque exposition photographique sur le travail des hommes et les documentaires à leur sujet ne sont pas rares.

Tout commence par une petite heure de camion, au milieu des caféiers, pour arriver au pied du chemin. Après avoir payé les droits d'entrée, qui s'élèvent depuis cette année à 15 000 rps (12 F) par tête, et transigé à trois appareils photo (30 000 rps pièce) pour tout le groupe, nous démarrons à 8 h. Un chemin raide et poussiéreux nous mène en une heure et demi au bord du cratère. Très vite on croise des porteurs qui descendent presque en courant, emportés par le poids de leur charge. Les paniers contiennent jusqu'à ras bord des blocs de soufre jaune vif. Presque tous nous proposent de petits morceaux qu'ils ont mis à part ; certains ont un pied moulé sur lequel des stalagmites se sont déposés. Les premiers sont à 5000 rps et les seconds, plus travaillés, à 10 000.

A la première occasion, je soupèse leur charge. Dans ce domaine, mon der-

nier souvenir est un sac de gravier de 50 kg, mais il date de plusieurs années ; ça m'a l'air plus lourd. La réponse viendra très vite. Au bout d'une heure nous arrivons à la balance où les porteurs pèsent eux-mêmes leur charge et se font remettre un ticket mentionnant le poids. Pour tous ceux que nous avons vu peser, la balance affichait entre 67 et 76 kilos. Peu de temps après, nous arrivons à la crête pour découvrir le lac qui est effectivement vert turquoise. Un imposant nuage de vapeurs semble en sortir. En suivant le bord par la gauche du cratère, on domine tout le lac ; un point de vue grandiose, d'où l'on voit que la vapeur sort de terre, qu'il y a des gens en bas, visibles, donc hors du panache de fumée.

Après moult photos, il ne reste plus qu'à descendre par le sentier qu'empruntent les porteurs. Ils semblent sortir du nuage avec leurs charges d'enfer. Nous plongeons dans le chemin mal empierré, sans voir parfois plus loin que nos pieds. Ce n'est que 200 m plus bas, que nous réalisons que nous sommes arrivés au bord du lac. Il y a quelques tuyaux qui canalisent les vapeurs de soufre vers le sol en les liquéfiant. De couleur rouge orangé, les gouttes se déposent et virent au jaune en séchant, jusqu'à former des plaques. C'est en maniant la barre à mine qu'on parvient à les détacher. Les porteurs déposent les morceaux dans les paniers, tout en veillant à leur équilibre.

Je mets d'abord les doigts, puis la main, dans l'eau pour vérifier d'une part qu'elle est chaude et d'autre part qu'elle n'est pas trop acide. Elle est tiède et je n'ai pas perdu mes empreintes digitales ; en fait on ne sent rien de particulier, hormis le soufre ! Il ne reste plus qu'à remonter, au milieu de bouffées à vous couper le souffle. Mais il n'y a pas de quoi se plaindre, à côté de ceux qui portent plus de 70 kg sur leurs épaules. On les entend tousser, cracher, parfois sans les voir, et quand on en dépasse un qui fait une pause, il nous demande une cigarette !

Grande discussion entre nous pour suggérer d'autres alternatives à ce travail barbare. Un câble pour monter les paniers depuis le lac jusqu'à la crête, des mules ou des bicyclettes pour la descente ; pourquoi n'adoptent-ils pas ces solutions simples qui permettraient de limiter les efforts inhumains ? Parce que ce sont des investissements dont ils n'ont pas les moyens, ou parce que ça enlèverait du travail à une partie d'entre eux ? Nous ne le saurons jamais. Tout ce que nous avons appris, c'est que le kilo arrivé en bas leur est payé 300 rps, ce qui fait en moyenne 20 000 rps par voyage et qu'ils en font deux par jour. Trente francs pour un travail de damné, dans lequel on ne fait pas de vieux os. Je ne regrette pas d'avoir acheté deux petits morceaux dont le poids est ridicule, mais le rapport incomparable.

Après-midi de farniente à Blawan. D'abord au bord de la piscine, puis à visiter les installations sommaires qui permettent de tremper, décortiquer et trier les grains de café. Tout ça se passe dans un grand bruit de machines vétustes et aboutit, après un séchage de plusieurs jours et un "contrôle de qualité" manuel, à une mise en sac du café de marque Blawan. En fin d'après-midi, nous arpentons la rue principale du village. Elle est comprise entre deux

rangées de maisons blanches occupées par ceux qui travaillent à la plantation. Elles ont toute une minuscule parcelle très soignée devant la porte. Vue leur petite taille, ce ne sont pas vraiment des potagers mais des jardins où l'on cultive l'utile et l'agréable. Il y pousse quelques oignons et salades ou des choux et des poireaux méticuleusement alignés.

Notre passage soulève une grande effervescence. Les enfants se ruent sur nous pour demander nos noms, donner le leur, et pour qu'on les prenne en photo ; avec le flash bien sûr ! Nous obtempérons sous l'oeil ravi des mères très fières de leur ravissants bambins.

Vendredi 9 Août - Transfert au pied du Bromo

Départ à 7 h 30 pour une grande journée de car. On a promis à Pascal deux minibus neufs pour nous et nos bagages. Parce que la dernière fois ils étaient pourris, avec un sol percé qui laissait passer tous les gaz d'échappement. Nous n'aurons qu'un seul bus correct, pas neuf, mais acceptable à côté du second qui n'a pas changé. Nous y empilons les bagages et montons dans l'autre. Mais les banquettes sont si serrées (encore un Mitsubishi) que nous sommes obligés de nous asseoir de biais. A douze nous occupons toutes les places et Pascal doit monter dans l'autre bus vétuste, à côté du chauffeur.

Un premier arrêt dans une école primaire permet aux enseignants du groupe de se faire une idée sur les conditions de travail de leurs collègues indonésiens. De l'extérieur, j'entends les rires des enfants qui crépitent par salves ; ils sortent sous les acclamations. C'est un succès qu'ils ne sont pas prêts de retrouver dans leurs classes .

Deux heures plus tard, nous arrivons dans la petite ville de Bondowoso où nous faisons le marché. Pascal doit acheter des vivres pour le camp du Semeru et nous allons y flâner en faisant des photos. Je lui ai parlé de mon intention de ramener une bannière multicolore, comme on en voit pratiquement devant chaque maison. Il me donne un papier avec le nom inscrit HUMBUL - HUMBUL. Je m'en vais, avec Christiane et Véronique, répétant aux marchands de tissus cette formule magique - il est parfois nécessaire de sortir le papier - jusqu'à ce qu'on nous aiguille vers la bonne boutique. Ce ne sont pas vraiment les couleurs voulues, mais qu'importe.

Le centre de ce marché en bois est sur plusieurs niveaux. Notre présence semble plaire aux gens qui nous saluent ; nous le leur rendons. Ils acceptent très volontiers qu'on les prenne en photo. Ça les fait rire et sans doute se moquent-ils de nous. Il n'y a pas grand chose à acheter (hormis des paniers tressés trop encombrants), mais beaucoup à voir (des petits poissons séchés, des légumes, des graines) et à sentir (des épices, mais aussi de la viande), en plus des nombreux marchands de vêtements, de bijoux en or et de tissus. C'est l'atmosphère du marché qui est exceptionnelle.

Retour au bus vers 11 h 30 ; il est temps d'aller déjeuner dans un restaurant chinois. Pas de changement dans le menu (poulet, riz et *noodles*). Suit

une grande après-midi de bus pour arriver sur les pentes du massif du Tengger. Les vingt derniers kilomètres sont sur une route en lacets très pentue et le bus surchauffe dangereusement. Les terres en bordure sont presque verticales, mais très cultivées; principalement des poireaux et des choux. Nous arrivons les pieds brûlants au dernier village, Ngadari, à 16 h passées et prenons place dans les bungalows du dernier hôtel sur le chemin des volcans. Juste devant il y a un belvédère qui permet de voir la situation. Nous sommes cent mètres au dessus d'une vaste étendue plate appelée "mer de sable", qui constitue le fond de la caldeira. Deux kilomètres plus loin se dressent deux volcans accolés.

Le plus haut est le Batok, sorte de cône tronqué, strié profondément et très régulièrement, ce qui lui donne un petit air de charlotte verte, car il est couvert d'une maigre végétation. Il est éteint et ne s'escalade pas. Le plus petit est le Bromo. Il est comme un gros tas de cendres, gris argenté, dont le haut aurait été soufflé de l'intérieur, ce qui lui donne une découpe irrégulière. Du cratère sort une fumée blanche plus ou moins dense selon les moments. Il se grimpe de plusieurs façons : sa partie terminale est un long escalier en ciment qu'on monte en 5 minutes. Pour atteindre la base, on peut y aller à cheval depuis le village, ou en Jeep jusqu'à la fin de la mer de sable. De là, on peut continuer à cheval ou à pied. Bien sûr nous ferons tout à pied. Ce n'est pas très loin; de Ngadari au sommet du Bromo, il ne faut, paraît-il, qu'une heure.

Samedi 10 Août - Excursion au Bromo et traversée de la mer de sable

Debout 3 h 30; nous devons partir à 4 h pour être au sommet du Bromo au lever du soleil. Nous nous élançons sur la piste, au milieu d'une foule à pied, à cheval, en Jeep, dans une nuit sans lune, à la lueur des lampes torche. J'ai l'impression de vivre un exode; tout le monde fuit dans la même direction.

Descente jusqu'à la mer de sable. On ne risque pas de se perdre, le chemin est balisé par des bornes blanches de part et d'autre. Toujours un flot ininterrompu de pèlerins, avec en plus les Jeeps qui nous dépassent. Au bout d'une demi-heure, la trace commence à monter doucement. Des guinguettes éclairées au gaz proposent déjà une collation. Les premiers chevaux qui redescendent sont à louer et prêts à remonter. C'est bientôt le pied des marches et, sans se presser, nous arrivons en haut peu après 5 h.

Au débouché de l'escalier, nous sommes dans le panache et ça sent le soufre à plein nez. Il y a même quelques gouttelettes qui se condensent sur le visage. Nous nous déplaçons sur le bord du cratère pour échapper à la fumée et attendons sur un promontoire où nous sommes seuls. Le soleil apparaît à 5 h 40 et, le temps de photographier les pentes grises ultra ravinées qui s'étendent sous nos pieds, nous entamons le tour du cratère. Le sentier est

bien marqué, la vue sur le Batok imprenable et nous avons l'impression de faire quelque chose de moins banal que la simple ascension du Bromo.

Retour à l'hôtel pour un vrai petit déjeuner et pour confier nos bagages à une Jeep qui les convoie jusqu'à Ranupani, dernier village avant de monter au Semeru. Nous nous y rendons à pied en traversant à nouveau la mer de sable, cette fois ci dans sa grande largeur. Deux heures dans la poêle à frire ; il commence à faire chaud ! Heureusement, la marche est facile car on ne s'enfoncé pas vraiment dans le sol. Mais pour sortir de la caldeira, il faut grimper 300 m sur un chemin qui monte d'abord tout droit puis finit en lacets. Arrivés en haut, longue pause à l'ombre dans un petit kiosque en bois. Il ne reste plus qu'à descendre au village en suivant une mauvaise route goudronnée. Au détour d'un virage, le Semeru se dresse devant nous. Assis par terre, nous guettons le prochain panache de fumée qui sort plus ou moins toutes les dix minutes ; nous n'attendrons pas plus.

Après une petite heure de marche nous arrivons à Ranupani et déjeunons dans une modeste auberge. Nous sommes (mal) logés dans une maison commune au bord d'un petit lac peu attirant. Trois chambres offrent respectivement un, deux et quatre lits doubles, plus une grande pièce qui en a deux. Des ampoules de 25 watts dispensent une lumière chiche et deux *mendi* permettent des douches à la casserole. Tout ça est plutôt sale mais nous nous en accommodons ; il n'y a rien d'autre et c'est mieux que de camper.

Dimanche 11 Août - Montée au camp de base du Semeru

Hier soir nous avons refait un sac pour deux, et comme c'est pour une courte nuit, ils ne sont pas bien lourds. Deux repas, un le midi et un le soir, plus un petit déjeuner, donc rien de bien encombrant pour la nourriture. Pas d'eau à emporter, car il y a une source, seulement sept tentes et les carrymats. Malgré ce relativement maigre paquetage, nous avons droit à treize porteurs plus un guide local. Pascal a essayé de réduire ce nombre à onze mais, tout compte fait, ils sont bien treize ce matin au départ, de quoi faire rire un porteur népalais. Celui qui portait mon sac avait moins de huit kilos !

Nous les avons laissé partir, avant de prendre le chemin vers 7 h 30. Le sentier monte doucement dans un bois ombragé plein de fougères arborescentes. Au bout de trois heures, nous arrivons à un joli lac de montagne, le Probolinggo (2300 m) avec quelques baraques qui vendent à boire et à manger. Pause avant de déjeuner d'un simple plat de pâtes à l'eau, qui ne déchaîne guère d'enthousiasme ; dans cette joyeuse bande de porteurs, il n'y a pas de vrai cuistôt. On complète avec les suppléments Terdav, mais le gouda commence à sentir. Nous croisons un autre groupe de "Volcans et aventures" qui revient du Semeru ; ils ont l'air content.

Nous repartons vers 12 h 30 pour gagner le camp au pied du volcan, situé vers 2500 m. Nous devons traverser une jolie forêt, mais elle est en train de se consumer lentement. Toujours ce feu rampant qui brûle les herbes et les

fougères au sol, mais prend rarement de l'ampleur. Ici, il s'attaque aussi à la base des arbres - on les voit se consumer sans flamme - ce qui finit par faire tomber les troncs sur un tapis d'herbes brûlées. Spectacle plutôt triste.

Au sortir de la forêt il y a une grande clairière. Nous campons en bordure et dressons les tentes pendant que les porteurs vont ramasser de grandes quantités de bois mort. Ils ramènent jusqu'à des troncs d'arbre qu'ils portent à dix et allument immédiatement un grand feu - il y a un peu de vent et il ne fait pas chaud - qu'ils maintiendront toute la nuit et qui constitue leur seule protection contre le froid : pas de couverture, encore moins de duvet, pas même de vêtement chauds. Enveloppés dans leur sarong, ils grelottent toute la nuit en bavardant.

Nous avons aussi fait notre petit feu - il fait nuit à 18 h - pour la chaleur et la lumière qu'il nous apporte pendant le repas. Avec l'aide de Pascal, un cuisinier a improvisé une sorte de riz réchauffé, aux oignons et au saucisson Terdav, avec des épices qui donnent au tout un goût agréable. A 20 h c'est fini et nous partons nous coucher.

Lundi 12 Août - Ascension du Semeru et descente

Lever 1 h ; personne n'a bien dormi à cause des voix des porteurs et du froid. Chacun a pourtant un duvet correct, mais les petits carrymats se sont avérés insuffisants. A Roissy l'agent Terdav nous avait pourtant assuré que nous emportions des matelas auto gonflant, nettement plus isolants, mais ce sera pour un autre voyage.

Enfin à 2 h 15 nous voilà partis, la lampe au front ou à la main. Nous suivons un guide local, il y en a un autre au milieu et Pascal ferme la marche. Nous commençons par la montée en forêt, assez raide mais sur un sol qui a de la tenue. Ca dure une heure et quart ; il doit y avoir 500 m de dénivelé. Alors arrive la partie en cendre, plus ou moins molle, et c'est chacun pour soi. Il y a ceux qui la prennent énergiquement - il faut du souffle - ceux qui la prennent avec application, en cherchant les endroits les plus durs, et ceux qui la prennent comme ils peuvent en soufflant tant et plus. Comme repère, il n'y a que les lumières des autres, au dessus et en dessous. Tout le monde peste contre ce gravier qui descend alors qu'on essaye de monter. Les premières lueurs de l'aube éclairent la situation ; il me reste encore 200 mètres de dénivelé, alors que les premiers semblent sur le point d'arriver.

En fait on ne voit jamais le sommet, sauf quand on est dessus. C'est un plateau bombé auquel on accède par un petit couloir formant cheminée. Il y a un vent épouvantable qui projette de la cendre et du sable sur la peau. Emballé dans ma cape de pluie, j'attends un jet de gaz et son "bruit d'avion à réaction" comme l'ont décrit les gens croisés au lac. Pour la photo, je n'aurai droit qu'à une mince fumée qui s'échappe silencieusement. En plus on ne voit même pas le cratère. Il fait trop froid pour patienter jusqu'au prochain panache ; je rejoins les autres à l'abri du vent, au bas de la cheminée.

Le Semeru, c'est vraiment bien à la descente. Six cent mètres d'un éboulis de cendre et de gravillons, en sautant comme un cabri et en dérapant sur les talons. Il n'y a qu'à suivre les piquets, qu'on ne voit pas la nuit. La descente s'apparente à un slalom facile. Ayant retrouvé la forêt, il ne reste plus qu'à suivre le chemin qui serpente entre les arbres. François, empêché de venir à cause de problèmes intestinaux, est venu nous attendre au bout de la clairière ; il va beaucoup mieux. Nous arrivons tous au camp à 8 h.

Petit déjeuner à base de thé et de fruits. En plus des ananas, il y a une pastèque très appréciée. J'aimerais m'allonger un peu, mais Pascal a décidé de démonter le camp et de descendre au lac ; le repos c'est pour plus tard, et nous enchaînons sur une heure trente de marche facile, à travers la forêt qui fume toujours. Arrivés au lac, je m'y plonge sans vrai plaisir, juste pour enlever toute cette poussière. Il faut dire que les bords ne sont guère propres. Deux jeunes gens récupèrent tous les détritiques, et c'est pas du luxe. Malheureusement, ils s'arrêtent très vite, après n'avoir fait que le dixième de la plage. A midi nous finissons sans enthousiasme les suppléments Terdav. Départ à 13 h pour la longue marche en sous-bois qui nous ramène à Ranupani à 16 h. Comme prévu au catalogue, nous avons effectivement fait dix heures de marche, pour notre dernier jour de randonnée.

Fin d'après-midi à essayer de se laver, mais sans eau chaude et avec la douche casserole, il ne faut pas s'attendre à des miracles. Pascal organise la distribution des cadeaux aux porteurs. Chacun a offert ce qu'il pouvait, des chapeaux, des vêtements, les petites couvertures volées dans l'avion (très appréciées) et même des chaussures de marche. Tout le monde est content, ce qui fait beaucoup de sourires et de "*terima kasi*" (merci).

Le guide a invité Pascal chez lui "avec ses amis". La moitié du groupe l'accompagne dans une maison toute simple, sans cheminée. Là vit toute la famille, du grand père toujours porteur, aux enfants. Plus tard, Pascal me racontera que ce jeune guide, qui travaille avec lui depuis plusieurs années, est très heureux d'avoir touché la totalité (100 000 rps) de ce que verse Terres d'Aventure pour lui, au directeur du Parc national du Semeru. Auparavant, ce dernier ne lui donnait que 30 000 à 40 000 rps, mais il a dû entendre des réprobations. Quant aux porteurs, il a affirmé qu'il y en avait 14, alors que nous n'en avons dénombré que 13 et seulement demandé 11. Mais rien n'y a fait ; il présentait une liste de noms qui faisait foi et Pascal a dû payer pour quatorze. A-t-il repris d'un côté ce qu'il a perdu de l'autre ?

Mardi 13 Août - Transfert à Yogyakarta

Lever 5 h car le camion doit être là à 6 h ; et c'est vrai ! Nous chargeons les sacs au milieu de la benne et nous nous glissons sur le pourtour, emmitoufflés contre le froid, en nous tenant aux montants qui arrivent à hauteur de poitrine.

Pour sortir de la vallée, il faut repasser le col par lequel nous sommes

arrivés - cela nous prend presque autant de temps que ce que nous avons mis pour descendre à pied, tant il y a d'ornières. Puis la route dévale à flanc de montagne sur un ruban cimenté à une voie entre les cultures de choux et de pommiers. Curieusement, ces derniers sont simultanément en fleurs ou avec des fruits murs, parfois protégés par des cônes en papier. Nous traversons deux très beaux villages, tout en longueur, dans lesquelles chaque maison arbore sa bannière colorée. En vue de la fête nationale, des enfants répètent les manoeuvres du défilé.

Huit heures : Arrivée à Malang ; nous sommes dans la plaine. Arrêt devant la maison du directeur du parc du Semeru qui offre un petit déjeuner chez lui à tous les groupes de passage. Il n'est pas là, mais sa femme nous installe dans son salon, devant du thé et des gâteaux, puis disparaît. C'est l'intérieur cossu d'une villa neuve ; de lourdes tables en bois sculptées dans des souches géantes. Un peu empruntés, nous re-déjeunons sans appétit, avant de repartir presque sur la pointe des pieds, sans savoir salué l'invisible maîtresse de maison.

Longue journée de bus jusqu'à Yogyakarta (ou Yogya), seulement ponctuée d'une pause déjeuner et des arrêts pipi dans les stations service. Le diesel (Solar) est à 1325 rps par litre, l'essence (Premium) à 1737 rps et il n'y en a qu'une seule sorte ; le sans plomb n'est pas arrivé jusque là. Nous avons aussi été stoppés plus d'une demi-heure par une dépanneuse qui sortait un car du fossé. Nous avons eu tout loisir de constater que les routes sont étroites - le plus souvent à deux voies - les camions et les bus nombreux - plus de la moitié des véhicules - et les possibilités de dépassement limitées. Ainsi, tout le monde se traîne à 40 km/h.

C'est de nuit que nous arrivons sans vraiment réaliser que nous sommes entrés dans Yogya, tant la densité d'habitations s'est progressivement élevée. Le bus s'arrête devant l'hôtel Airlancca ; il est 18 h 30. On nous attribue nos chambres. Celles du rez-de-chaussée n'ont pas de fenêtre, un éclairage qui permet à peine de lire et une douche froide au débit faiblard. La mienne a un vasistas qui donne sur un couloir éclairé en permanence et j'entend sans cesse la pompe de la piscine. Car il y a une piscine et aussi une climatisation ; mais elle fait tellement de bruit qu'il vaut mieux l'éteindre la nuit. Bref un hôtel qui a vieilli, mais qu'importe. Nous arrivons tout de même à nous laver pour de vrai, avant de sortir dîner dans le restaurant le plus proche, après un bref passage dans un café qui présente un spectacle tonitruant de théâtre d'ombres.

Mercredi 14 Août - Le temple de Borobudur

Maintenant que la randonnée est terminée, on pourrait croire que les vacances sont arrivées. Pas du tout ! Lever 5 h pour partir à Borobudur à 6 h. A 5 h 30 il n'y a que Pascal, Christiane et moi dans la salle du petit déjeuner. L'hôtel n'a prévenu personne et nous sommes les seuls à avoir mis

un réveil. Contre temps.

Départ en bus vers 7 h avec un nouveau guide local de chez Ida qui s'appelle Alain. Sur le chemin, on passe au pied du Merapi, un imposant volcan qui fume continuellement. Il y en a une centaine comme ça en Indonésie et c'est un bon motif pour revenir. Nous arrivons à Borobudur parmi les premiers. C'est un monumental temple bouddhiste, du VIII-eme siècle, de base carrée. Alain nous explique, dans un excellent français, qu'il constitue un plaquage de pierres sur une colline aux formes régulières. Il a été mis à mal par des tremblements de terre et recouvert par la forêt jusqu'à l'oubli total. Découvert par hasard, il a été démonté puis remonté partiellement.

Il s'élève par degrés formant des chemins de ronde. Les premiers niveaux, aujourd'hui disparus, étaient tapissés de bas reliefs évoquant les plaisirs terrestres. Les cinq niveaux suivant illustrent la vie de Bouddha. Les niveaux supérieurs, circulaires, sont dépourvus de bas reliefs mais agrémentés de *stupa* qui contiennent toutes une statue de Bouddha. Ils font référence au Nirvana et s'élèvent jusqu'à une grande *stupa* sommitale, vide de statue. Après nous avoir commenté quelques tableaux illustrant la vie de Bouddha, Alain nous laisse une bonne heure pour admirer par nous même les sculptures et les autres statues qui ornent chaque niveau. La position des mains varie suivant l'orientation, c'est à dire la face du temple. Les quatre pauses appellent à la charité, la méditation, l'absence de crainte et à la connaissance. Malgré les nombreuses reproductions, le monument n'a rien de surfait ; comme le Taj Mahal, on a beau l'avoir vu jusque dans des boules en verre, on ne peut qu'être impressionné par sa majesté.

Malheureusement, pour sortir du site, il faut passer par un véritable labyrinthe de marchands du temple qui vous sautent dessus en vous projetant sous le nez leur camelote pour touristes : des sarbacanes démontables, des guides du site en japonais, des sifflets de bambou qui imitent les oiseaux, des chapeaux pointus et même du Coca-Cola. Il y a peut être, dans le lot, des choses plus intéressantes dans ce bric-à-brac, mais l'insistance précipitée des vendeurs empêche de regarder le moindre article et plus d'une fois je me suis enfui en courant.

De retour au car, nous repartons vers la ville en procédant par étapes :

- un premier arrêt au temple de Candi Mendut, modeste par rapport au précédent, mais qui abrite aussi des statues. Un gigantesque banian, accolé au monument, lui dispute la vedette.
- un deuxième arrêt à une fabrique de bijoux en argent, pour visiter un faux atelier où des adolescents s'initient aux techniques du filigrane. L'essentiel est bien sûr la visite du magasin qui commence par une boisson fraîche offerte par la direction. Plusieurs d'entre nous se laissent séduire, qui par une bague, des boucles d'oreille, un bracelet ou un collier. Nul doute qu'Alain touche sa commission pour avoir amené une si bonne clientèle.
- un troisième arrêt dans un atelier de tableaux en batik. Encore un

motif pédagogique qui cache une exposition vente. Mais les tableaux sont tellement laids que nous repartons les mains vides.

- un quatrième arrêt pour une fabrique de tissus en batik. La partie atelier est nettement plus intéressante, mais la visite ne donnera pas grand chose ; les beaux tissus sont très chers, et viennent après la bijouterie.
- dernière étape dans un restaurant buffet plein de tablées d'indonésiens. Bonne augure ! Effectivement, la cuisine est excellente, en particulier un accompagnement de jaquiers au caramel.

Retour à l'hôtel et après-midi libre. Avec Christiane, je pars me balader vers le centre, occupé par le palais du sultan que nous devons visiter demain. Devant le palais, il y a une grande place en terre battue avec deux banians. Deux éléphants qui appartiennent au sultan font des aller-retour en portant sur leur dos des enfants ravis. Promenade dans les ruelles jusqu'à la tombée de la nuit, puis retour à l'hôtel en visitant des boutiques d'antiquités. Quelques objets intéressants, de beaux tissus assez chers.

Ce soir, un spectacle de danse, le Ramayana, précédé d'un dîner-buffet est prévu, moyennant finance. Alain fait la collecte et s'occupe des réservations. Vu le tarif, (145 000 rps), il prend certainement sa commission, ce qui s'avérera vrai. Comme il faut refaire du bus et que j'ai déjà vu le même Ramayana à Paris, je renonce. Ceux qui ont assisté au spectacle en ont été ravis.

Jeudi 15 Août - Visite de Prambanan

Nous avons droit, pour notre dernier jour de visite à une heure de sommeil en plus. Lever 6 h., départ 7 h. pour Prambanan, avec l'éternel Alain. Situé à une quinzaine de kilomètres de Yogya, Prambanan est un ensemble de temples hindous du IX-ème siècle. Ils ont été remontés pierre par pierre, suite à leur destruction par des tremblements de terre et leur envahissement par la forêt, en suivant des modèles de l'Inde du sud. Tout n'est pas achevé, loin s'en faut. Il y a actuellement trois temples principaux alignés, consacrés à Brama, Siva et Vishnu ; c'est Siva qui occupe le plus grand situé au milieu. Chaque temple est édifié sur une base carrée. Ils se composent de quatre niches accessibles sur les quatre faces par des escaliers. Elles contiennent des statues du panthéon hindouiste (Ganesh et Kali en plus des titulaires). Devant se trouvent trois temples plus petits dédiés à leur "véhicules" respectifs : le cygne, le taureau (Nandi) et l'aigle (Garuda).

Alain nous explique tout cela, en plus de quelques légendes mythiques sur leur construction, avant de nous lâcher au pied des escaliers. Dans les trois temples principaux, le chemin circulaire qui donne accès aux niches est bordé de bas reliefs illustrant la "vie" des divinités ; et donc le Ramayana et son armée de singes pavant la mer jusqu'à Ceylan.

Retour en ville pour le palais du sultan. Un nouveau guide nous balade de pièce en pièce pour nous montrer les carrosses du sultan, les portraits du

sultan, de son père et de tous ses ancêtres, de ses filles - pas de garçon -, le gamelan du sultan, son bureau, son harem (l'entrée du bâtiment seulement), ses marionnettes et pour finir, sa garde sultanesque à l'air plus que mitée. Ouf c'est fini. Visite au marché des oiseaux. Joyeux vacarme et déambulations entre les cages et les stands de nourritures peu appétissantes - larves par milliers, sauterelles et asticots grouillant. Puis vient une fabrique de marionnettes du théâtre d'ombre. La visite est précédée d'une démonstration. Une dizaine de musiciens sont venus s'asseoir devant leurs instruments pendant qu'un tout jeune homme, aux gestes efféminés, agite ses personnages en cuir peint et plante les manches de ceux qui doivent rester en scène dans un tronc de bananier couché à la base de l'écran. Le nombre de personnages différents à sa disposition est impressionnant. Visite du magasin attendant. Les belles marionnettes peuvent atteindre plusieurs millions de rupiahs, et nous n'avons pris qu'un verre de thé.

On nous propose un restaurant buffet juste à côté, un peu chic - il y avait un petit gamelan avec une chanteuse - un peu cher, 35 000 rps - et désert, mais nous acceptons, même si nous n'avons pas tous envie d'un vrai repas. Nous fûmes tous contents, car l'orchestre était discret et la nourriture excellente, en particulier du poisson emballé dans des feuilles de bananier et de nombreux gâteaux servis comme des petits fours. Et nous avons payé ce repas avec le reliquat de la caisse boisson.

Après midi libre. Christiane et moi allons arpenter la grande rue commerçante, Malioboro. C'est un peu comme le cours Belsunce à Marseille. Le trottoir à l'ombre est coincé entre des stands mobiles de tout et de rien et des magasins cheap de vêtements, de tissus et de chaussures. Un bain de foule. Un moment de stupeur en entendant Christophe et sa chanson Aline, vieille de plus de trente ans, comme fond sonore d'un grand magasin. Très peu de mendiants mais beaucoup d'invitations à aller visiter des ateliers de batik d'art, les pires avec des danseuses effilées, des paysans marrons dans des rizières jaunes, des temples de Borobudur bleu pâle et des images psychédéliques, aussi vieillottes que le slow d'ambiance précédent. Une répétition de la fanfare militaire, pour la fête nationale après demain, dans un jardin fermé au public.

Le soir nous dînons tous ensemble autour de Pascal, pour le remercier, commenter les meilleurs moments et les plus difficiles - Nat à trouvé le Semeru plus dur que le Kilimandjaro, bien qu'il culmine à 6000 m. C'est aussi l'occasion de formuler nos suggestions pour améliorer la notice Terdav du voyage. Comme d'habitude, Pascal, nous précise quel pourboire il compte remettre à Alain ; 500 000 rps. Ca nous semble beaucoup, pour deux matinées, comparées aux 300 000 rps des guides des trekkings, d'autant plus qu'il s'est fait un peu de gratte par ailleurs. Pascal n'a pas l'air convaincu ; c'est ce qui doit rester dans sa caisse et nous n'insistons pas. Nous lui offrons notre cadeau collectif (de l'argent que j'ai mis dans une enveloppe) pour l'aider à réaliser son prochain voyage personnel au Viêt-nam.

Vendredi 16 Août - Retour

Nous aurions dû prendre un train de nuit pour Jakarta hier soir. Une fois rendus dans la capitale, de la gare nous aurions gagné l'aéroport, par nos propres moyens, avec nos sacs et ceux de Terdav que nous ramenons à Paris, plus deux paquets encombrants (des bois sculptés) que Pascal va nous confier. Mais il nous a arrangé l'affaire en transformant les billets de train en billets d'avion. Nous y avons gagné une (bonne) nuit à Yogyakarta et évité un transfert délicat pour qui ne parle pas l'indonésien.

Matinée libre. Nous avons tout le temps ; notre avion pour Jakarta n'est qu'à 15 h. J'en profite pour faire un tour du quartier et poster les dernières cartes. Chez un antiquaire, avec Christiane, nous découvrons un porte bébé en bois sculpté en forme de demi-cylindre qui vient de l'île de Sumba. C'est exactement le même que celui que j'ai vu ce printemps à Paris à la Fondation Bismarck. Il y avait une exposition d'une donation récente d'objets indonésiens des collections Barbier-Muller aux musées nationaux, en vue du fameux musée des Arts premiers ! J'avais trouvé l'objet, qui se porte comme un sac à dos, magnifique et voici le même, sans doute moins ancien, sous mes yeux. C'était donné ; je n'ai pas hésité.

La fin n'a aucun intérêt, hormis les cadeaux que Pascal a faits à chacun d'entre nous. Il avait prévu de nous les donner hier soir, mais il a perdu le sac dans lequel il les avait mis. Et ce matin il a couru les magasins pour retrouver les mêmes. En plus ils sont personnalisés, car ils répondent aux remarques que nous avons pu faire tout au long du voyage. C'est une très belle attention de sa part, et je suis sûr que nous repartirions tous avec lui.

Nous n'avons pas pu faire enregistrer nos bagages directement pour Paris. Il a fallu les récupérer à Jakarta pour les faire ré-enregistrer. J'étais inquiet à cause du délai un peu court, mais tout c'est bien passé. Il y a eu une escale à Singapour, puis un changement d'avion à Bangkok. Nous sommes partis avec deux heures de retard et arrivés à Roissy avec une seule, après onze heures de vol et peu de sommeil.

Excepté Véronique, Christiane et moi, tout le monde était pressé de récupérer ses bagages, car il y avait des correspondances pour un peu partout. A commencer par Isabelle, qui est témoin d'un mariage dans le centre de la France et les lyonnais qui attrapent un TGV au vol. Nous avons attendu les paquets fragiles de Pascal qui arrivent en dernier. Il reste à mettre la main sur l'agent Terdav qui opère au niveau des embarquements. Après quelques coups de téléphone, tout rentre dans l'ordre et le voyage est fini.